



# MIAJI OU «ÊTRE SUR LE DÉPART»

Le territoire traditionnel des Anicinabek s'étend du fleuve St-Laurent à l'est, à la région de la rivière des Outaouais à l'ouest et au sud, et à la Baie James au nord. Cette exposition est une invitation à voyager dans le temps. Elle raconte l'histoire d'une bande, celle qui habite aujourd'hui à Lac-Simon en Abitibi.



## **C'EST NOTRE HISTOIRE.**

Notre histoire est importante car, des plus jeunes aux plus âgés de notre communauté, tous participent à cette histoire aujourd'hui et demain. Mais, hier, comment c'était ?

La très grande majorité des informations contenues dans les textes de cette exposition est tirée de témoignages faits par nos aînés.

# LES SAISONS

EJI PIBONAGAK

Les six saisons anicinabek sont :



Pipon  
(Hiver)



Sigon  
(Pré-printemps)



Minokamin  
(Printemps)



Nipin  
(Été)



Takwagin  
(Automne)



Pidjipipon  
(Pré-hiver)

Autrefois, les saisons rythmaient la vie des Anicinabek. Chacune d'entre elles était associée à des activités. Les hommes et les femmes avaient des rôles différents, mais complémentaires.

Ces activités variaient selon qu'on était un homme ou une femme. L'hiver, les hommes se consacraient à la chasse et à la trappe, laissant femmes et enfants s'occuper du campement, de la préparation des prises, et de chasser du petit gibier. Le pré-printemps est la période du dégel. Les glaces sont fragiles et les déplacements sont risqués. C'était, et c'est toujours, un bon moment pour la chasse à l'orignal qui, lui aussi, a du mal à se déplacer. Rassemblements, rencontres et échanges se faisaient surtout l'été, saison de la récolte des petits fruits et de la fabrication de canots. À l'automne, c'était le retour vers le territoire familial et le cycle reprenait.

À la fin des années 1960, le calendrier des activités a changé car de plus en plus de personnes prenaient des emplois salariés saisonniers. Par exemple, ils travaillaient dans une ferme de visons aux États-Unis, pour des compagnies minières, pour des moulins à scie, comme bûcherons ou draveurs, etc.

Aujourd'hui, pour beaucoup de familles, c'est le calendrier scolaire qui rythme l'année, mais les saisons sont toujours associées à différentes activités encore pratiquées sur le territoire.



Image 1

Marie-Jeanne P.M. raconte : « On suivait le temps des 6 saisons. Durant l'été, on était ici. Après, à l'automne, on partait dans notre territoire pas loin. Après, c'était plus dans le bois encore qu'on partait pour la trappe. Plus c'était l'hiver, plus on montait dans le bois. Quand l'été revenait, on revenait tranquillement. »

Image 1 : Été comme hiver, les Anicinabek pêchent à la ligne ou au filet. La photo montre un filet installé sous la glace l'hiver (coll. Laurence Hamel-Charest, 2018).

Image 2 : Bleuets sur le territoire l'été, Abitibi (coll. Laurence Hamel-Charest, 2017).

Image 3 : Territoire au pré-printemps, Baie-des-Sables, Abitibi (coll. Laurence Hamel-Charest, 2017).

Image 4 : Territoire l'automne, rivière des Outaouais, Abitibi (coll. Laurence Hamel-Charest, 2017).

Image 5 : Territoire l'été, Rapide-des-Cèdres (coll. Laurence Hamel-Charest, 2017).



Image 2



Image 3



Image 4



Image 5

# ÊTRE UN ENFANT : APPRENDRE EN REGARDANT

**E ABINODJICIWIN : E INABIWIN KIKINOHAMAGON** ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼

Un enfant anicinabe faisait ses premiers apprentissages dans sa famille, c'est-à-dire avec ses parents, ses frères et sœurs, parfois ses grands-parents ou des oncles et tantes. Il arrivait qu'un enfant soit élevé en partie par d'autres membres de la famille et revienne plus tard vers sa famille biologique (ce qui est encore le cas aujourd'hui).



Les garçons apprenaient les techniques de chasse, de trappe et de pêche aux côtés des hommes de leur famille. Ils les regardaient faire : préparer les pièges, les mettre en place, tenir un fusil, traquer, abattre puis dépecer l'animal.



Les filles aidait leur mère, leurs tantes et les autres femmes autour d'elles, pour tanner les peaux et préparer les aliments. Elles apprenaient aussi à identifier et cueillir des plantes ainsi qu'à piéger de petits gibiers.

Les enfants apprenaient également en observant les animaux, notamment des gibiers adoptés très jeunes et gardés le temps d'une saison ou plus.

À l'adolescence, un jeune garçon était souvent envoyé seul dans le bois avec un peu de nourriture pendant une à deux semaines : sa survie était une preuve de son autonomie.



Image 1



Image 2



Image 3



Image 4



Image 5

Images 1-2-3 : Certains jeunes animaux devenaient des compagnons de jeux pour les enfants : dans ces photos du 20<sup>e</sup> siècle, on voit des jeunes orignaux, corneilles, oursons et autres (1. Archives Deschâtelets; 2. Famille Wiscoutie, 1952, coll. Société d'histoire de Senneterre, P157.0031; 3. coll. Société d'histoire de Senneterre, P.002s1.0022).

Image 4 : Trois très jeunes enfants goûtent à la sève de bouleau pendant qu'un canot se construit (Archives Deschâtelets).

Image 5 : Jeunes garçons apprenant à tirer (coll. William Cheezo, années 1980).

# L'INGÉNIOSITÉ DES ANICINABEK

ANICINABEK O KIGITAHIDAMOWINA

Pendant des centaines d'années, les Anicinabek et leurs ancêtres ont perfectionné des outils et des techniques pour leur permettre non seulement de survivre dans les forêts du nord du continent mais d'y développer une qualité de vie proche de la nature dont ils dépendaient.



Image 1

Le canot est peut-être le symbole le mieux connu du mode de vie des Anicinabek. Il était fait de planches de thuya (« cèdre », *kicikatik*), d'écorce de bouleau (*wikwas*), sans clous, avec des racines d'épinette pour relier les morceaux et de la gomme de sapin (*cikobi pigiwo*) pour les rendre étanches. Ultraléger, rapide et très maniable, il est particulièrement bien adapté aux déplacements sur l'eau, que ce soit sur un lac tranquille ou un cours d'eau agité.



Image 3

La sphaigne est une mousse des bois très absorbante. Une fois séchée, elle servait pour former les couches des bébés et était utilisée par les femmes lorsqu'elles avaient leurs menstruations (certains fourrures servaient aussi pour cela).

Image 1 : Bouleaux en cours de préparation pour la construction d'un canot (Archives Deschâtelets).

Image 2 : Bébé dans son *tikinagan* (coll. père Brouillard).

Image 3 : Sphaigne (©Bernd Haynold ; Wikimedia Commons).

Image 4 : Baculum (os de pénis) de martre (mâle adulte) (François Génier/Musée canadien de la nature, 2019).



Image 2

Marie-Jeanne P.M. raconte : « Les talons des pattes des orignaux étaient mis en dessous des mocassins. Cela les rendait imperméables. »

Le *tikinagan* (porte-bébé) était un objet indispensable pour une jeune famille. La base était en bois d'épinette blanche ou de thuya (« cèdre », *kicikatik*) et les parties courbées servant à protéger le bébé en cas de chute étaient faites avec l'écorce interne du frêne (*agimak wikipiyatik*) car il peut être formé sans perdre de sa force. Il servait à transporter un bébé sur le dos jusqu'à l'âge d'environ deux ans. Le *tikinagan* pouvait aussi être posé à terre tout en protégeant le bébé. La barre sur le devant protège la tête de l'enfant si le *tikinagan* se renverse. Il pouvait aussi se retourner et flotter s'il tombait à l'eau.



Image 4

Les os des animaux chassés ont des formes multiples qui se prêtent à divers usages : le tibia de cervidés est un excellent outil pour gratter les peaux, bien plus adapté que leur équivalent en métal ou en bois ; l'os du pénis de la martre a la forme d'une aiguille.

# LES DERNIERS 100 ANS

KAGI PI MIDASIMODANA TASO PIBOK



1939

Construction de la route 117 : il est interdit aux Anicinabek de se montrer à moins d'un kilomètre du bord de la route.

Sur la photo: Virginia Dumont et sa mère au bord de la route 117 dans les années 1960(?) (coll. Virginia Dumont).



Début des années 1940



Toute la communauté de Lac-Simon est présente pour la visite de l'évêque Louis-Joseph-Aldée Desmarais, vraisemblablement au début des années 1940 (coll. Archives Deschâtelets).

1951

L'armée canadienne a mis longtemps avant de reconnaître la participation autochtone à la Seconde Guerre mondiale. Il reste quelques anciens combattants à Lac-Simon mais c'est une période difficile de leur histoire dont ils préfèrent ne pas parler.

1962

Création officielle de la réserve du Lac-Simon

1969-70

Construction des 23 premières maisons en haut de la côte

1970

Déménagement des 13 petites maisons du bas de la côte vers le nouveau village  
Déménagement de l'église

1973

Fermeture du pensionnat d'Amos

1975

Inauguration de l'école Amik Wiche

2018

*Napowan* (bilboquet) en os d'orignal fabriqué par des élèves de l'école Amikobi. Il faisait partie des gagnants de la finale canadienne et de la finale internationale de la 22<sup>e</sup> édition du concours international de jouets fabriqués à partir d'objets récupérés d'Oxfam-Québec (coll. Sara Pimpaneau).



2019

Jerry Hunter, un danseur anicinabe, participe aux célébrations de la fête du Canada à Ottawa (site internet de Radio-Canada, 1 juillet 2019).

2019

Hakim Ratt, jeune joueur de hockey prometteur (© Mark Mauno, 2016).

